

Un insolite remue-ménage perturbait, un certain jour de Ruheshi de l'an 1852, l'intérieur ordinairement calme du tranquille palais royal de Mugeru.

La case qui abritait la personne du roi était magnifique, au-dehors comme au-dedans, ainsi que doivent l'être tous les palais des monarques dignes de ce haut et noble rang.

Elle était couverte de chaume, mais son apparence n'avait rien de commun avec les chaumières des pauvres diables de paysans.

Ces hautes graminées qui semblent pousser dans une terre plus riche et dont tous les Barundi couvraient le toit de leurs demeures protégeaient aussi contre les intempéries la résidence de Rutanganwa-Rugamba ¹, mais elles présentaient un tel uni que la case miroitait au soleil.

Le chaume était retenu par de longues ficelles en fibre, de telle sorte qu'on avait l'impression qu'il était tressé comme une natte.

Évidemment l'idée qu'une goutte de pluie indécente pût passer à travers le toit et visiter inopinément le roi était inconcevable.

Vue de l'extérieur, la case royale frappait d'emblée les yeux par sa magnificence. Si on a commencé par elle dans cette description, c'est pour cette raison, car l'entrée principale de la cour était flanquée d'une chaumine de part et d'autre.

Ces deux huttes étaient vulgairement bâties et la paille qui les recouvrait se parsemait de déchirures. C'est ici que demeuraient les gardes.

Deux de ces gardes s'appelaient Kibwa et Gisuka. Bagamunda, leur père, venait récemment de mourir.

1 Rutanganwa-Rugamba aurait régné de 1800 à 1852. Il a été un très grand conquérant et c'est à lui que l'on doit, à peu de choses près, les frontières actuelles du Burundi. Son nom dynastique est Ntare II. À ce sujet, lire : *Histoire du Burundi, des Origines à la fin du XIX^e siècle*, Ouvrage collectif élaboré sous la direction d'Emile Mworoha et publié chez Hatier, Paris 1987, p. 145.

Une expression, non de tristesse, mais d'êtres déçus depuis toujours était burinée comme à jamais sur leur visage.

2

Il y avait d'autres cases, outre celles du roi et des gardes. À gauche du palais royal, était sise, un peu à l'écart, la grande cabane des trayeurs. C'était une belle paillote où logeaient les gens venus à la cour solliciter auprès du roi et exercer le poste de traire ses vaches.

Après un certain temps, le maître, pour les remercier de ce service, donnait à chacun une ou plusieurs têtes de bétail.

L'allure du logis des trayeurs le différenciait nettement des deux masures des gardes. En effet, la case des trayeurs, sans égaler en beauté celle du roi, accusait un confort incomparablement supérieur à celui dans lequel vivaient les gardes.

N'est-ce d'ailleurs pas chose normale pour les rois que de déployer tous leurs efforts pour empêcher le sommeil de ceux qui veillent à leur sécurité, afin qu'ils soient toujours à pied d'œuvre pour les défendre à temps contre un éventuel danger ?

Quand on entrait dans les cases des gardes, on voyait un sol tout dur, un de ces sols qui se refroidissent plus pendant l'été que pendant la période des pluies. Sur ce même sol nu, l'œil était frappé, lorsqu'il faisait soleil, par la multitude de points de lumière dont l'astre du jour le pailletait après avoir traversé de ses rayons le toit.

On aurait cru qu'en desséchant la paille sur le toit, le soleil l'avait ratatinée et entortillée, en laissant des espaces vides qu'élargissait ensuite la pluie, de telle façon que, si un gardien voulait tricher et dormir à même le sol, le froid ne lui permettait pas ce luxe pendant l'été, et pendant la saison des pluies, ce confort lui était interdit tant par l'humidité du petit coin qu'il se choisissait dans la case, que par le triste fait qu'il pleuvait à l'intérieur aussi abondamment qu'à l'extérieur.

La case des trayeurs, elle, était spacieuse et ne présentait pas ces inconvénients.

On changeait le chaume dès qu'on remarquait qu'il vieillissait et que sa couleur commençait à hésiter entre la teinte blonde, apparence naturelle des graminées sèches, et la teinte grise qui caractérise un toit de paille lavé par plusieurs saisons pluvieuses.

À l'intérieur, le sol était recouvert d'une épaisse couche de ces herbes en formes d'aiguille qui verdissent ou blondissent nos collines selon les périodes de l'année. Les troupeaux de bovins se nourrissent aussi de ces herbes quand elles sont encore tendres, mais elles constituent aujourd'hui le plus grand inconvénient pour le berger dont les pieds sont dévorés de chiques. Heureusement pour les pâtres de cette époque, les chiques n'avaient pas encore fait leur apparition!

Cette espèce d'herbe ne servait d'ailleurs pas uniquement de pâture aux bêtes domestiques et de tapis pour l'intérieur des maisons. On l'utilisait aussi dans la fabrication du jus de bananes qui, après avoir fermenté, donnait la meilleure boisson du pays.

Grâce à un intérieur bien tapissé de cette herbe et à un toit imperméable aux pluies, les trayeurs pouvaient ainsi se reposer tranquillement sans se soucier ni du bon ni du mauvais temps.

Kayongwe, Bazompota et Ntakabaronga exerçaient l'office de trayeur chez le roi.

C'étaient aussi trois frères. On connaissait leur vieux père à la cour. Il s'appelait Birasorya. Il ne lui restait plus longtemps à vivre : le poids de l'âge devenait trop pesant sur ses épaules et sur toute sa taille qui s'était nettement pliée en deux.

Ces trois frères avaient tous un même cœur qui semblait avoir été pétri de la même argile : ils étaient d'une bonté et d'une gentillesse qui allaient parfois jusqu'à faire croire à la faiblesse. Aucun service ne leur était demandé qui ne fût immédiatement rendu.

Ntakabaronga, qui avait un cœur un peu plus tendre, avait même déjà versé quelques larmes, furtivement : un homme ne pleure jamais au vu de tout le monde.

Le palais de justice était sis à droite de la demeure royale. Le roi y tranchait les cas litigieux et on entourait cette case des mêmes soins prodigués à celle des trayeurs.

Derrière le palais royal, il y avait la cuisine. Notons en passant que la demeure royale avait deux entrées : l'entrée principale par laquelle passaient tous les dignitaires de la cour et qui faisait face à l'entrée principale de l'enceinte; l'entrée secondaire par où passaient les cuisiniers pour servir les victuailles aux gens du palais et pour reprendre les plats et les ustensiles de cuisine.

Plus loin, au-delà de la cuisine, l'enceinte pouvait s'ouvrir par une porte toujours fermée. Cette sortie devait rester cachée et la plupart des courtisans ignoraient son existence.

On n'aurait jamais cru qu'il y eût là une issue, car la porte était hermétiquement close et faite des mêmes matériaux que l'enclos avec lequel elle formait comme une même pièce.

C'était par là que l'on pouvait fuir et disparaître, ni vu ni connu, sans laisser de trace. Le temps aux ennemis de découvrir cette ouverture et le fuyard était déjà loin...

Toutes les clôtures des cours royales étaient dotées de telles sorties, dont un étranger ne pouvait soupçonner la secrète présence. Cela dénotait cette incertitude des puissants de rester en vie et au pouvoir. Elle inspire divers moyens de fuite qui au moins leur permettent de garder la vie s'ils viennent à perdre la couronne.

On s'étonnera sans doute, si l'on sait quelle angoisse hante leur cœur, de les voir continuellement si sûrs d'eux-mêmes, parce qu'il faut être d'un tonus étonnant pour garder pendant des années une égalité d'âme et une conduite extérieure que ne trahit jamais la moindre inquiétude.

Pour ces hommes prédestinés à prendre en mains les rênes du pouvoir, l'âme ne se déverse jamais dans la physionomie qui devient

ainsi un masque. Les yeux et tout leur comportement ne trahissent pas les états intérieurs, comme s'il n'y avait pas de communication entre les faces interne et externe de l'homme. La manière d'être de vrais souverains lance un défi aux lois de la psychologie et les dément apparemment.

Cette angoisse et cette anxiété qui tourmentaient nos rois, seuls les gens intelligents les connaissaient. La carapace qui cachait cette appréhension continuelle n'était là que pour tromper le peuple : celui-ci n'aime pas un roi peureux, car la peur est signe de faiblesse. Il est comme une femme : elle n'aime pas un homme qui se met à fuir dès qu'il est devant un danger, car, à l'instar de l'enfant qui est sûr que son père peut venir à bout des forces d'un lion, elle croit l'homme tout-puissant. Dès l'instant où cette toute-puissance est mise en doute, la confiance et les croyances antérieures s'effondrent.

C'est aussi la puissance et la sûreté de soi que les peuples révèrent dans les rois.

Cependant, le plus ignorant, le moins initié douterait de cette tranquille apparence qu'il lit sur la figure de son roi s'il assistait à son sommeil et s'il entendait les rêves à haute voix et les cauchemars où le jette l'angoisse de la destitution et de la mort.

Car une fois le corps endormi, c'est l'âme nue qui s'exprime, l'âme qui, longtemps comprimée, se détend alors comme la corde impatient de l'arc bandé qu'on relâche. Elle s'exhale, libre enfin, en des vérités qui font irruption dans ces moments d'absence de volonté, à la manière des volcans qui profitent des endroits les moins résistants pour jaillir à l'air libre.

Un roi a beau être riche et puissant, il a beau être un bon guerrier et cumuler conquête sur conquête, ces sentiments de peur et d'angoisse l'obsèdent et le tourmentent dans ces instants qui le livrent à lui-même ou dans ses heures de solitude.

La volonté de régner reste toujours vivace et la pensée de perdre son sceptre le remplit d'effroi. Même à son fils, il ne voudrait céder un petit morceau de son pouvoir.